

# François

Il regardait le paysage comme un horizon et il songeait.

Il revoyait nettement l'image de François assis sur son banc, été comme hiver, juste en face de son immeuble dans le quartier du 16ème arrondissement, sur le boulevard Exelmans, à l'angle de la rue Michel Ange. « François du Banc » ainsi le nommait avec beaucoup de respect les habitants qui le croisaient quotidiennement sur ce banc où il avait planté son camp.

Après 40 années passées, je me demandais qui, aujourd'hui, pouvait bien se souvenir de François, de cet homme avec sa pipe, même éteinte toujours entre ses lèvres, une de ses jambes posée devant lui, droite et raide, avec sa canne installée à ses côtés dont il ne pouvait plus se passer.

Il revoit encore son visage enfoncé dans ses épaules avec ce regard si vif qui vous interpellait au passage quand il n'avait pas encore abusé d'alcool. Cet alcool lui permettait de s'anéantir, en buvant jusqu'à la lie, pour maudire la vie, le jour, la nuit, ruminer sur les hommes, s'abrutir du breuvage, boire vite, avec excès, sans compromis, puis vaciller jusqu'à son banc pour s'endormir profondément, de tout son saoul.

Au matin, il se réveillait sans aucun souvenir de ce qu'il avait dit ou fait la veille, titubant, dans un état brumeux, entre les restes des effluves d'alcool, il prétendait d'une voix grave revoir réapparaître l'avant d'avant, avant. Il voyait dans sa boîte

crânienne, une projection d'images mélangée de souvenirs, de cauchemars irrémédiablement inscrits dans sa caboche, et puis d'une voix forte jurer du Boris Vian :

«La vie est une tartine de merde dont on croque un bout tous les jours ! »

Tous les premiers jours de chaque mois, il séjournait non stop au café à l'angle du Bd Exelmans et de la rue Michel Ange. François buvait illico et intégralement toute sa pension de retraite militaire.

Pendant ce laps de temps, nous évitions tous de l'aborder car il était comme un animal féroce, ivre, d'une humeur massacrante, son visage rouge et tuméfié vous dévisageait avec un regard cruel où se lisait la haine, la colère, la rage.

En dehors de ces tristes périodes, François était le plus brave des hommes. Autour de son banc, il y avait souvent de l'agitation, nous étions au gré des heures un certain nombre de passants à l'entourer, nous passions du temps à l'écouter avec beaucoup de plaisir, il nous mettait en relation les uns avec les autres. Sans lui nous n'aurions jamais pu nous rencontrer.

François avait fait la seconde guerre mondiale, l'Indochine, où il était affecté aux Goums Marocains. Il nous plongeait dans ses aventures, il se remémorait les actions qu'il avait vécu avec son régiment, le courage des Goumiers mais aussi, l'horreur et la terreur qu'il avait éprouvé.

Je me rappelle encore quand il fredonnait le chant des Tabors\*,

Zidou l'goudem, Zidou l'goudem  
Écoutez le chant des Tabors.  
Marchez toujours, marchez quand même  
Jusqu'à la fin, jusqu'à la mort  
Tout en hurlant «Zidou l'goudem !»  
C'est la dure loi du Tabor.

Il me disait qu'il avait été assez bêtement attiré par les affiches de propagande, collées sur les murs de la cité, qui suggéraient à la jeunesse de s'engager en offrant à leurs regards une belle estampe colorée, une image d'Épinal, une duperie qui était faite d'enchantement, de voyages, proposant la découverte d'autres contrées, sans montrer le simulacre de la réalité militaire et de ses conséquences.

\* TABOR, subst. masc.

HIST. MILIT. Bataillon formé de soldats des goums marocains encadrés par des officiers et sous-officiers français des Affaires indigènes. Une autre troupe se fraye un passage. – Des tabors. Ils défilent avec leurs faces bises, jaunes ou marron, leurs barbes rares, ou drues et frisées, leurs capotes vert-jaune, leurs casques frottés de boue qui présentent un croissant à la place de notre grenade (Barbusse, Feu, 1916, p. 51).Le corps expéditionnaire comprenait des troupes de premier ordre, aptes par excellence à la guerre de montagne. En particulier, la 4e division et les tabors marocains étaient capables de passer partout (De Gaulle, Mém. guerre, 1956, p. 271).

Source : CNRTL. Créé en 2005 par le CNRS